

Patrick Chaboud

«Paris est un attrape-mouche»

Le Magic Land Théâtre, Ovni de la scène belge francophone, fête, cette saison, ses 40 ans. Le fondateur, Patrick Chaboud, revient sur cet itinéraire et sur le sien, qui l'a vu animer Malvira, mettre en scène Philippe Geluck, Zidani et Virginie Hocq. Pas mal pour un autodidacte...

Par Bernard Roisin

Patrick Chaboud n'est pas entré au théâtre par la grande porte. Autodidacte, atypique, son parcours a des airs de détour. Il raconte : *«Les marionnettes ont été notre première expérience. Nous avons même commencé par en fabriquer, les vendre avant même de les animer et de faire du théâtre en France, dans un petit village des Pyrénées. En fait, après avoir quitté Lyon – car je suis lyonnais comme Guignol –, j'ai beaucoup voyagé, notamment en Angleterre, en Suède, où j'ai vécu longtemps, puis dans un kibboutz. Et c'est de retour d'Israël que j'ai créé le Magic Land et que nous sommes descendus dans le sud de la France pour planter nos tréteaux dans les Pyrénées, durant quatre ans. Le théâtre a vraiment commencé à ce moment-là. Auparavant, nous étions juste une structure collective, une communauté...»*

Pourquoi le kibboutz ?

J'avais un ami juif qui partait en Israël : je l'ai suivi. Une expérience de vie collective fabuleuse qui fut la raison de la naissance du groupe qui constitue le Magic Land et surtout de l'esprit de communauté qui nous anime toujours.

Vous arrivez en Belgique en 1978...

Oui. Nous rencontrons des Belges dans les Pyrénées, qui nous organisent une tournée durant laquelle nous nous lions d'amitié.

Trois ans que nous étions dans la montagne, cela commençait à bien faire. Nous trouvions Paris trop grand et invivable. Lyon trop provincial. Bruxelles, à l'époque, avait un côté village, tout en étant une capitale...

Combien reste-t-il aujourd'hui de membres de la troupe originelle ?

Plus aucun, même si nous sommes toujours en contact : les derniers nous ont quittés il y a seulement cinq ans.

Êtes-vous marionnettiste à la base ?

Non. Je suis autodidacte dans tout, j'ai juste fait mes secondaires, sans passer le bac. Je suis devenu marionnettiste, puis comédien. Ensuite auteur, metteur en scène et comédien. Aujourd'hui je suis uniquement metteur en scène...

Le metteur en scène est aussi une sorte de marionnettiste ?

Complètement. C'est lui qui tire les ficelles. Et si en plus, il écrit, c'est la totale... (Il rit.)

Vous aimez tout contrôler ?

Non. J'aime l'écriture. Au Magic Land, je suis désormais le seul à écrire. Je me présente aux comédiens avec un texte que je crois abouti ; au moment de mettre tout cela en musique, certaines choses coïncident. Jouer le texte avec eux m'oblige à le retravailler.

L'humour chez vous porte toujours en lui quelque chose d'enfantin...

Nous aimons nous amuser et le public nous le rend bien. Des enfants viennent aussi nous voir : nos spectacles incluent un degré de lecture pertinent à leurs yeux et d'autres couches de second degré, des références : chacun va y puiser ce qu'il veut en fonction de sa génération. On y trouve même des références générationnelles, qui échappent au moins de trente ans. Mais il existe, effectivement, un côté enfant que nous revendiquons.

Est-ce différent avec la Zinneke Parade ou les Brigades du gag, spécialisées dans l'animation et la création d'événements ?

Au travers de toutes ces activités se retrouve le même esprit : le partage, l'échange avec le public. Nous avons beaucoup appris du théâtre de rue, qui fut la phase intermédiaire. La rue est une école terrible, impitoyable. Dans une salle, lorsque les spectateurs n'apprécient pas le spectacle, ils restent, par politesse. Dans la rue, c'est le contraire : celui qui s'ennuie décroche et s'en va. Nous y avons appris comment garder les gens, les concerner et,

lorsque nous avons commencé nos spectacles en salle, nous avons conservé ce type d'écriture. Nous accueillons les spectateurs, nous les plaçons, leur parlons. Ils n'ont pas l'impression d'être dans un théâtre. Et, soudain, cela commence alors qu'ils ne s'y attendaient même pas. Une façon de les impliquer, tout le temps, et de ne jamais les lâcher, du moment où ils pénètrent au Magic Land jusqu'à leur sortie.

Quel théâtre préférez-vous ? Dans la rue ou «couvert» ?

J'adore le théâtre de rue, une école que je conseille à tout le monde. Je suis d'ailleurs déçu de ce que j'ai pu y voir ces dernières années. Certains pratiquent désormais du théâtre dans la rue, ce qui n'est pas la même approche. Ils sortent jouer devant les gens. Il n'y aurait personne qu'ils interpréteraient la même chose. Ce n'est pas du théâtre de rue, que je pratique encore de temps à autre.

Et vous le faites aussi parfois en entreprise avec les Brigades du gag...

Oui, mais il s'agit d'un autre type d'intervention, salvatrice, et qui produit des résultats assez étonnants. Cela brise la glace souvent dans des soirées d'entreprises où le personnel se rend sans vraiment savoir pourquoi : les comédiens y servent de personnages d'accueil et de liens. Et, dès que les convives se mettent à converser avec ce type en costume qu'ils ne connaissent pas, ils rentrent plus facilement en rapport avec leurs voisins, puis avec d'autres.

Malvira a été un succès télévisuel pour vous avec l'émission «Lollipop». Vous connaissez bien Philippe Geluck. Vous ne trouvez pas qu'il en fait désormais trop, avec son Chat ?

Il reste avant tout un véritable ami : nous continuons à nous côtoyer régulièrement, même si nous ne travaillons plus ensemble, bien qu'il fasse appel à moi régulièrement dans le cadre de ses diverses opérations du Chat. C'est devenu son activité principale : Philippe en fait trop ? Il n'a pas tellement le choix. Quand on parle de promotion, cela lui est demandé et imposé. Il peut refuser de temps à autre, mais cela reste compliqué. Cette année, il a mené une campagne de promotion trop longue, qui l'a épuisé...

Quid d'une reprise de Lollipop par Malvira et Philippe Geluck ?

Ce serait rigolo. Nous nous sommes dit que nous allions faire un Lollipop pour vieux, mais en un seul épisode...

Virginie Hocq, que vous avez mise en scène, triomphe à Paris. Cela vous rend-il envieux?

Pas du tout.

Voir ces Belges comme Geluck et Hocq avoir du succès à Paris, cela ne vous titille pas en tant que Français?

Je ne sais pas... Non, hormis l'aisance financière que cela procure. Car il existe un côté terrible et sacrificiel en Belgique. Des talents monstrueux finissent par jeter l'éponge ou ne dépasseront jamais un certain seuil, pour ne pas avoir rencontré la bonne personne au bon moment. Beaucoup de Français, qui viennent nous voir, tentent de nous persuader d'aller à Paris que ce format est inconnu là-bas. Sûrement... D'ailleurs lorsque nous jouons de-ci de-là en France, nous rencontrons un succès indéniable.

Mais vous n'allez pas à Paris...

Je n'y tiens pas. Il faut savoir que Paris est un attrape-mouche; il faut payer pour y jouer. À un moment donné, lorsque les artistes en ont les moyens cela devient plus facile de louer une salle et de faire la promotion.

Comme en Formule un, il faut payer pour participer?

Voilà. Zidane, avec qui j'ai écrit une poignée de spectacles qui continuent de marcher à Paris et a connu un «peak» grâce à Ruquier, possède désormais un public là-bas; ce qui ne l'empêche pas d'être pratiquement obligée, chaque fois, de payer ses salles et la promotion. C'est le cas de la plupart des artistes: certains même s'endettent pour pouvoir s'offrir une salle, un attaché de presse, de la promotion, espérant que Ruquier ou quelqu'un d'autre passera par là. Puis ne passe pas... Alors, retour à la case départ, qu'on vienne de la province

française ou d'ici...

Je ne dirais pas non, si on me le demande, mais cela me paraît trop risqué d'embarquer toute la famille du Magic Land Théâtre dans une telle aventure...

Au Magic Land Théâtre: «1815, la dernière bataille», 13 février à 20 h et 14 février à 15 h 30; «Mamy fout le Bronx» du 18 au 27 février à 20 h et le dimanche 21 février à 15 h 30. Rue d'Hoogvorst 8-14, 1030 Bruxelles, 02/245.24.53, www.magicland-theatre.com

«Il existe un côté terrible et sacrificiel en Belgique. Des talents monstrueux finissent par jeter l'éponge.»

PATRICK CHABOUD